

« Acte sans paroles I »

Marie-Louise Paquette

Number 35 (2), 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquette, M.-L. (1985). Review of [« Acte sans paroles I »]. *Jeu*, (35), 146–147.

monde, ne convainc pas tout à fait. Sans doute à cause du contenu même de la murale, trop abstrait dans son *design*.

Malgré quelques réserves, ce spectacle est très efficace; il déclenche automatiquement des discussions qui, bien menées, permettent d'approfondir et de nuancer l'analyse sans solution qui nous est proposée. Chose certaine, il donne aux jeunes le goût de se débrancher momentanément de leur *walkman* pour aller voir du côté du théâtre s'il n'y aurait pas là quelque chose pour eux.

Iorraine Hébert

« acte sans paroles I »

un pierrot de l'absurde

Texte de Samuel Beckett. Mise en scène, scénographie et costumes: Danièle Leblanc; fabrication des décors, manipulation: Gilles Saint-Germain; maquillage et coiffure: Thomas Booth; assistance à la production: Marc Maillé; musique originale: Pierre Lessard. Avec Bernard Arène. Une production de la Troupe Cité, présentée au Festival québécois du théâtre amateur, le 20 avril 1984.

Présenté au cours du Festival québécois du théâtre amateur 1984, *Acte sans paroles I* de Samuel Beckett a été un événement se démarquant nettement des autres productions. En plus de « l'amour » du théâtre qu'implique le terme amateur, il y avait là technique, expérience et savoir-faire tirant indéniablement sur le professionnalisme, au point que l'efficace bouclier contre la critique qu'est l'amateurisme (au sens positif)



Bernard Arène, interprète d'*Acte sans paroles I*. « Les mains de ce long Pierrot de l'absurde sont immenses, démesurées. » Photo: Gilles Saint-Germain.

n'avait plus sa raison d'être. *Acte sans paroles I*, de la troupe Cité, était donc de calibre à subir un examen plus approfondi, une lecture plus exigeante.

Un personnage énigmatique, seul sur scène, lutte avec des objets. La peau orange, la chevelure *néo-punk* et le regard ahuri, ce long Pierrot de l'absurde joue de la contorsion comme un lombric affolé. Les mains sont immenses, démesurées. Les mains à consommation (qui valent les mains à charruel). Une série de gestes, toujours les mêmes, identifie le début de chaque séquence, de chaque nouvelle tentative. La musique ponctuée ce cérémonial d'appropriation; musique singulière, comme il se doit, des sonorités qui évoquent une réalité glauque, qui glisse et qui nous fuit.

Les objets, autonomes, facétieux, s'amusent follement à dérouter le pauvre humanoïde. Et, dans leur jeu, on se prend à les trouver sympathiques, plus humains, en fait, que le jouet à deux pattes. Chacun leur tour, la bouteille, la chaise, le palmier se plaisent à tenter les grandes mains, à s'offrir pour mieux s'esquiver. Juste pour faire baver un peu plus l'avid *homo sapiens*. À chaque obstacle, l'homme réfléchit puis propose une solution qui, elle, se heurte à un nouvel obstacle, plus complexe. La roue fut-elle inventée autrement? C'est l'esprit humain et le factice pouvoir qu'il procure que ridiculise *Acte sans paroles I*. Bernard Arène possède... devrions-nous dire le physique de l'emploi? Ce mime étonnant et énigmatique a tout de la liane...

La représentation est courte et nous exaspère juste ce qu'il faut pour que l'on souhaite savoir ce qui va arriver. On pourrait comparer le plaisir compliqué que nous procure la pièce de Beckett à celui, un peu plus malsain admettons-le, de se gratter une gale. Il y a aussi, malheureusement, une indéniable vacuité.

Un bel emballage, soigné et accrocheur, mais un objet relativement creux. L'idée de l'homme-marionnette soumis à une volonté extérieure, invisible, à des règles qu'il ne connaît pas, est toujours, il est vrai, d'actualité. Ceux qui se sont déjà heurtés à un ordinateur obtus savent de quoi il retourne. Et, malgré tout, cela demeure un bel exercice pour le corps de l'acteur et l'imaginaire du spectateur.

L'absence de texte dit laisse croire à un entracte saugrenu entre deux représentations. Là où le corps prend la place qui lui revient. Encore une fois, plutôt que de chercher à jouer sur deux claviers, celui du corps et celui de la parole, que ce soit en contraste ou en harmonie, on renonce au second. Il semble que, dès que l'acteur ouvre la bouche, son physique soit relégué aux cuisines. C'est donc sur un seul axe que se développe *Acte sans paroles I*.

Heureusement, l'humour, lui, n'a pas été évacué. Quelques mimiques bien placées, des gestes répétés que l'on finit par reconnaître et qui déclenchent le rire: en voilà assez pour que le spectacle ne se prenne pas trop au sérieux.

Finalement, tout repose sur ce grand être à la fois maître de jeu et victime, dont chacun des mouvements est à suivre et à interpréter. Le langage corporel trouve mille subtilités établies avec clarté et cohérence. Chaque geste est mûrement planifié, pas un mouvement qui ne soit nécessaire. Belle réserve d'effets qui accorde au public une certaine forme d'intelligence et lui épargne une pléthore de signes afin de s'assurer qu'il a bien compris. *Acte sans paroles I* est donc un spectacle agréable et stimulant à voir. Un petit morceau juste assez sarcastique, juste assez acide pour râper un peu les facultés du spectateur.

marie-louise paquette